

LA RUE SAINT-DENIS



L'HISTOIRE DE LA RUE • LA FAMILLE CHERRIER
L'ÉGLISE ST. AGNES • L'ÉVOLUTION DU PAYSAGE ARCHITECTURAL
UNE « TERRASSE » RUE SAINT-DENIS • NÉ SUR LA RUE SAINT-DENIS
HÔPITAL SAINTE-JUSTINE • ÉDOUARD-ZOTIQUE MASSICOTTE

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements 3

UNE BELLE PETITE ÉGLISE SUR RUE

Illustration de Marie-Josée Hudon 4

ÉDITORIAL

Gabriel Deschambault 5

LA RUE SAINT-DENIS

Justin Bur 6

E.Z. MASSICOTTE, FOLKLORISTE, HISTORIEN ET ARCHIVISTE

André et Sylvain Rousseau 8

UNE « TERRASSE » RUE SAINT-DENIS

Bernard Vallée 10

NÉ SUR LA RUE SAINT-DENIS

Jacques Hébert (extrait du Devoir 18 mai 1974) 12

L'HÉRITAGE DE CÔME-SÉRAPHIN CHERRIER RUE SAINT-DENIS

Huguette Loubert 14

L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE

Michel Gagné 16

L'ÉGLISE ST. AGNES

Jean-Claude Robert 18

L'ÉVOLUTION DU PAYSAGE ARCHITECTURAL

Gabriel Deschambault 20

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert 22

Page de couverture :

Bâtiments résidentiels rue Saint-Denis, 1975.

Source : Archives de la Ville de Montréal VM

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Printemps 2023 • Vol. 18, no 1

Rédacteur en chef : Gabriel Deschambault

Correctrice : Sylvie Roy

Infographiste : Alejandro Natan

Comité du bulletin

Huguette Loubert, Gabriel Deschambault,
Michel Gagné, Justin Bur

Le bulletin est publié quatre fois par année,
les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,
4360, avenue Papineau

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec
(BAnQ) et Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419

Montréal H2J 2W9

514 563-0623

www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Lorraine Decelles, présidente

Gabriel Deschambault, vice-président

Robert Ascah, trésorier

Huguette Loubert, secrétaire et directrice du Centre de
documentation et d'archives

Amélie Roy-Bergeron, chargée des communications

Ange Pasquini, webmestre

Justin Bur, Michel Gagné, Myriam Wojcik, administratrices
et administrateurs



La Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal a été
fondée par Richard Ouellet, le 8 janvier 2006, et est
membre de la Fédération Histoire Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.



Visitez la Société d'histoire du Plateau
sur Facebook



RUBA GHAZAL
DÉPUTÉE DE MERCIER

1012 Mont-Royal E.,
#102
Montréal, Qc
H2J 1x6
514-525-8877

ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC

✉ ruba.ghazal.merc@assnat.qc.ca

Suivez Ruba sur   



**STEVEN
GUILBEAULT**

Député de
Laurier—Sainte-Marie

800 De Maisonneuve Est, Bureau 604
Montréal (Québec) H2L 4L8
514-522-1339
Steven.Guilbeault@parl.gc.ca

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

BÂTIMENT DU 1 VAN HORNE

Plusieurs d'entre vous savent déjà que l'immense entrepôt situé à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de Van Horne doit faire l'objet d'un ambitieux projet de développement. On projette d'y aménager un hôtel, des espaces à bureaux, des commerces, un restaurant et un observatoire du panorama du Plateau.

Sensible aux critiques qui se sont rapidement faites entendre sur le projet, l'arrondissement a organisé un sondage en ligne afin de connaître l'opinion des citoyens et citoyennes. La participation a été très forte.

L'édifice, avec son volume particulier et son ancien château d'eau si distinctif, possède une présence très forte dans le paysage architectural du quartier, surtout pour celui du Mile-End. Il n'est donc pas étonnant que le voisinage s'inquiète beaucoup de ce qui pourrait lui arriver.

Les gens craignent un embourgeoisement du secteur et une surenchère d'activités susceptibles de nuire aux petits commerces qui pourraient ainsi perdre leur attrait de proximité.

D'un autre côté, on doit considérer que cet usage d'entrepôt est en fin de vie et qu'une requalification de la bâtisse s'impose, d'une certaine façon, afin d'assurer le maintien et la vitalité de ce « monument ».

L'administration municipale souhaite mettre en place une consultation plus officielle à laquelle votre Société participera. Nous souhaitons élaborer notre position, en collaboration avec l'organisme Mémoire du Mile-End, afin de communiquer notre vision d'une approche privilégiant bien sûr une préservation patrimoniale de cet immeuble phare, sans pour autant nous opposer à un projet qui serait pertinent.

Sans usage et sans intervention, cet édifice est assuré d'une détérioration lente et sournoise, qui résultera en une éventuelle démolition.

Ce serait une immense perte !

VOTRE BULLETIN EN FORMAT PAPIER

Vous le savez, ça fait longtemps qu'on vous casse les oreilles avec ça, les coûts de production de notre bulletin papier grimpent sans cesse. Plusieurs sociétés d'histoire produisent déjà un bulletin numérique. Lors de sa dernière réunion, le C.A. de votre Société a réfléchi à la situation

et il a été convenu de conserver la publication du bulletin papier. Évidemment, ce sont toujours des préoccupations financières qui sont à la source de notre interrogation.

Le coût de notre bulletin papier est composé bien sûr de frais d'impression, d'environ 1,50 \$, de frais de poste, de l'ordre de 2,30 \$, de frais de papeterie et d'étiquettes, de 1,25 \$ cents environ. En résumé, on peut dire que le coût de publication de notre bulletin trimestriel n'est même plus couvert par la cotisation des membres.

La société a donc décidé qu'il était approprié de moduler la cotisation des membres selon qu'ils choisissent un bulletin papier ou électronique. En ce sens, la cotisation de 2024 demeurera inchangée pour les membres qui choisissent le bulletin électronique alors que la cotisation de ceux qui choisissent la version papier passera à 25 \$. Nous aimerions bien vous entendre là-dessus. Qu'en pensez-vous ?

LES JARDINS GUILBAULT

Bernard Vallée, de Montréal Explorations, dont les promenades urbaines sont très populaires, a offert récemment une conférence sur les fameux Jardins Guilbault, à la Bibliothèque Mordecai Richler.

Depuis 40 ans, il développe des circuits historiques, patrimoniaux et d'analyse urbaine. Il a été l'un des fondateurs du Collectif d'animation urbaine L'Autre Montréal. Il est un collaborateur assidu du bulletin de la SHP et est également membre de la Société.

Sa conférence a rassemblé un grand nombre de personnes à la bibliothèque et vous pouvez la regarder en utilisant le lien suivant :

<http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/conference-les-jardins-guilbault/>

TOUS NOS AMIS BÉNÉVOLES

Si, comme nous, vous adorez l'histoire du quartier, pourquoi ne pas mettre vos moments de loisirs au profit de cette belle histoire ? Il y a toujours des secrets à mettre à jour et des sujets à explorer.

Par exemple, notre ami Denis Beauchemin parcourt les numéros anciens du journal *La Patrie* afin de regrouper les articles qui touchent le quotidien du quartier. Devenez chercheuses ou chercheurs et contactez-nous !

UNE PETITE ÉGLISE SUR RUE



Cette belle petite église, aux portes grandes ouvertes en été, en bordure de trottoir sur la rue Saint-Denis, est maintenant devenue un lieu où l'on soigne son corps plutôt que sa spiritualité. Ce lieu de culte très urbain était vraiment populaire et il se démarquait par son volume relativement petit, qui avait comme qualité essentielle d'offrir aux fidèles un espace intime, en véritable communion avec le chœur de l'église et son magnifique vitrail montrant un Christ en croix. Pour les passants de la rue y jetant un coup d'œil, le soleil d'après-midi faisait resplendir ces verres aux couleurs éclatantes; et les badauds ne manquaient pas d'entrer, ne serait-ce que pour admirer l'œuvre et, pourquoi pas, offrir quelques prières à Sainte Agnès, à la Vierge Marie ou encore à Saint-Jude pour une quelconque cause désespérée.

Gabriel Deschambault



*Tableau de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du*

Musée
des Grands Québécois
Une autre **forme** de **mémoire**
www.mdgq.ca



Gabriel Deschambault
Vice-président de la SHP

ÉDITORIAL

LA RUE SAINT-DENIS

DANS toutes les grandes villes dignes de ce nom, on retrouve une panoplie de voies qui ordonnent les déplacements dans la Cité. Dans ce vocabulaire, on classe leur importance entre le prestige des grands Boulevards et des belles Avenues, et la sobriété des rues et des ruelles. Alors qu'en est-il de ce statut de rue coiffant cette belle dame qui traverse notre quartier ?

Ne craignez rien, le mot « rue » ne porte pas une miette d'ombrage à cette belle rue Saint-Denis, dont on vous raconte quelques secrets dans ce numéro.

Bien sûr, il faut d'abord connaître sa petite histoire. C'est ce que Justin Bur s'efforce de nous décrire, une rue qui possède une histoire de plus de deux cents ans. Ça fait pas mal d'anecdotes à raconter !

Évidemment, parmi toute cette faune, il y a toujours des personnages riches de souvenirs. Ainsi, Édouard-Zotique Massicotte se rappelle à notre mémoire sous la plume des frères Rousseau, qui sont ses arrière-petits-enfants. E.Z. est vraiment un personnage hors norme qui a enrichi de ses travaux notre mémoire collective, déposés à BAnQ.

On parle souvent d'architecture dans nos pages et dans ce numéro, Bernard Vallée nous présente une œuvre architecturale unique du Plateau-Mont-Royal : l'édifice Emmanuel-Saint-Louis, fruit de la créativité de l'architecte Joseph Venne, l'un de nos grands professionnels. L'édifice s'inspire des « terrasses » anglaises en nous proposant un immeuble imposant dont la façade offre différents matériaux et compositions formant, en bout de ligne, un ensemble unique.

Nous avons également fouillé les vieux journaux pour retrouver un texte absolument savoureux pour les amateurs de la petite histoire du quartier. Un article publié dans un cahier culturel du journal *Le Devoir* en 1974. C'est Jacques Hébert, au cœur de Cité Libre, des Éditions du Jour et des Éditions de l'homme qui nous raconte sa jeunesse. Savoureux !

Huguette Loubert nous raconte la vie de la famille Cherrier et surtout celle des sœurs Cherrier, qui se promènent en ville. Après une jeunesse dans le quartier latin, sur la rue de La Gauchetière, les deux sœurs résident rue Saint-Denis dans une magnifique demeure, puis souhaitent améliorer leur sort en quittant pour un séjour dans l'Ouest de la Ville. Elles n'ont pas tardé à s'ennuyer de l'est et à revenir sur de La Gauchetière, berceau de leur jeunesse, pour finir leurs jours.

Michel Gagné nous rappelle la fondation de l'hôpital Sainte-Justine dans un petit immeuble de la rue Saint-Denis, près de Roy. Les dames patronnesses de Saint-Louis-de-France sont vites sur leurs patins pour fonder cet hôpital qui deviendra, avec les années, un fleuron international des soins pour enfants.

Jean-Claude Robert nous présente l'Église St Agnes, dans la paroisse destinée aux Irlandais du quartier. L'église a vécu de nombreuses transformations au fil du temps avant de devenir un sanctuaire du rosaire très populaire à Montréal.

Quant à moi, je vous parle de la transformation du paysage architectural de cette belle rue Saint-Denis, causée par la pression créée lors de l'arrivée agressive d'une multitude de commerces. Cette transformation d'usage a entraîné l'altération des belles façades et fait disparaître les caractéristiques architecturales qui faisaient son unicité. L'usage commercial a également occulté le caractère résidentiel original de cette rue montréalaise.

La chronique habituelle du Centre de documentation et d'archives nous informe de l'existence de documents intéressants sur le thème du présent bulletin, disponibles au Centre.

Nous vous souhaitons une bonne lecture !



Justin Bur,
Membre du CA de la SHP et membre de Mémoire du Mile End

LA RUE SAINT-DENIS

Les trois plus anciens axes nord-sud du Plateau ont des origines assez différentes. Saint-Laurent était un chemin de campagne, la première voie tracée en ligne droite par les Sulpiciens pour améliorer l'accès au nord de l'île. Papineau était un chemin de transport de marchandises, dont la pierre grise des carrières. Saint-Denis, c'était une avenue de prestige conçue par la bourgeoisie francophone de Montréal pour ses institutions et ses belles résidences.

La rue Saint-Denis est un projet du clan familial le plus célèbre de Montréal de son époque, les Cherrier–Viger–Papineau–Lartigue¹. Joseph Papineau, notaire (et père de Louis-Joseph) et Denis Viger (époux de Perrine-Charles Cherrier, père de Denis-Benjamin) achètent des terres rurales à la limite de Montréal en 1796 et 1797. Après la démolition des fortifications, un marais est comblé et la rue Bonsecours peut être prolongée au-delà de la rue Notre-Dame pour rejoindre les terres Papineau et Viger. Le 14 juillet 1818, l'emprise de la rue Saint-Denis est cédée aux autorités de la ville par Papineau et la veuve de Viger. La rue portera le nom du saint patron du défunt. Quelques mois plus tard, les mêmes donateurs offriront le terrain de la première partie du square Viger. Lorsqu'un autre membre de la famille, Jean-Jacques Lartigue, devient évêque en 1821, son cousin Denis-Benjamin Viger (fils de Denis et Perrine) lui offre un terrain pour sa cathédrale (aujourd'hui une partie du pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM) et son cousin Louis-Joseph Papineau lui offre le terrain en face pour servir de parvis (aujourd'hui la place Pasteur). Le secteur du square Viger jusqu'à la rue Ontario sera le quartier de résidence de la bourgeoisie canadienne-française pendant plus d'un demi-siècle,

et le lieu de naissance de l'Université de Montréal, de l'École Polytechnique et de l'École des Hautes Études Commerciales.

Dans les années 1830, la rue Saint-Denis est prolongée comme chemin privé jusqu'à la future avenue des Pins. Denis-Benjamin Viger cède l'emprise à la Ville de Montréal en 1848. Quinze ans plus tard en 1863, Côme-Séraphin Cherrier (cousin et héritier de Denis-Benjamin) donnera un lot au bout de la rue aux sœurs de la Providence pour relocaliser leur Institution catholique des sourdes-muettes. Pourtant, on ne trouvera pas beaucoup de maisons aux alentours avant le développement du square Saint-Louis dans les années 1880².

Le prochain segment, jusqu'à l'avenue du Mont-Royal, est tracé en 1872 sur le lotissement « Ferme Comte » du quatuor David–Rivard–Laurent–Drolet³. Même si ce lotissement est un peu plus modeste, la vocation de la rue Saint-Denis est maintenue. Elle est plus large que les rues voisines et longée de lots plus grands.

Au nord de Mont-Royal, dans le village de Côte Saint-Louis, une bulle de spéculation immobilière gonfle en 1874 et 1875 en anticipation de la construction du chemin de fer vers Saint-Jérôme, car la gare terminale est attendue sur l'avenue du Mont-Royal près de Saint-Denis. La rue Saint-Denis est prolongée jusqu'à la rue des Carrières (aujourd'hui Gilford) en 1874 et à l'avenue Saint-Louis (Laurier) en 1879. Entre-temps, il émerge que la gare sera située loin du village le long du chemin Saint-Laurent ; la bulle s'effondre. Même si un plan de lotissement montrant la rue au nord de Laurier, à travers l'ancienne piste de courses Decker Park, est enregistré en

1. Voir le texte d'Huguette Loubert à la page 14.

2. Voir le *Bulletin de la SHP*, vol. 15 no 1-2, printemps–été 2020.

3. Voir le texte de Bernard Vallée à la page 10.

1875, les travaux de nivellement sont longtemps reportés⁴. Cette partie de la rue est enfin cédée à la Ville en 1897. À part l'ancienne maison municipale de Côte Saint-Louis au coin nord-ouest de la rue Laurier, on ne trouve rien dans les annuaires au nord de Laurier avant 1898 – bien que les tramways commencent à y circuler vers le stade de crosse Shamrocks (futur marché Jean-Talon) en 1895.

De l'autre côté de la voie ferrée dans l'actuel arrondissement de Rosemont–La Petite-Patrie, un autre grand plan de spéculation est proposé en 1887: le Boulevard Saint-Denis. Ce grand axe de prestige qui doit rejoindre la rivière des Prairies ne verra pas le jour tout de suite. Le tunnel sous la voie ferrée est ouvert en 1903 et Saint-Denis atteindra l'autre rive de l'île avant la Première Guerre mondiale.

Comment donc est-ce que cette rue résidentielle est devenue une artère commerciale ? C'était un lent processus de transformation. Au début du XXe siècle, on ne voit que quelques commerces aux intersections ainsi que des bureaux professionnels. Dans les années 1920, il y aura une première vague de conversions commerciales pendant que la bourgeoisie élisait domicile à Outremont. Huguette Loubert écrit : « Vers 1920, quelques commerces de proximité commencent à ouvrir en rez-de-chaussée : tabagies, buanderies, pâtisseries françaises, banques, pharmacies et petits restaurants. Quelques années plus tard, pour le divertissement, s'établiront la Société d'opérette et des cinémas comme le Rex, le Midi-Minuit ou la salle du Stella. Le Rex est occupé maintenant par le Théâtre d'aujourd'hui et le Stella par le Rideau Vert. »⁵

Comme dans plusieurs autres parties du Plateau, la suite était moins heureuse et la rue est surtout vouée à la circulation automobile. Huguette Loubert encore: « Pendant plus de cinq décennies, ses grandes maisons accueilleront surtout des chambreurs. La rue est sombre, déserte. Un renouveau commercial se fera sentir avec l'arrivée de commerces qui donneront un élan remarquable à la rue dans les années 1970 et 1980, dont plusieurs librairies, petits cafés et terrasses. Elle devient un lieu de promenade, de magasinage et de restauration. » Aujourd'hui, un vent de renouveau arrive...



«Villa Pia», la nouvelle maison de Gustave Drolet, qui représente bien le luxe architectural que le promoteur aimerait insuffler sur la rue Saint-Denis.
Source : Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, Collection Dupuis Frères, C11/A1.1,2.



Vue de la rue Saint-Denis au nord de la rue Roy, 1904. De façon surprenante, la majorité des édifices apparaissant sur cette photo existent toujours. Source : archiv. STM S1735_6.

4 Pour le contexte, voir le texte d'Yves Desjardins, « Le maire, la fabrique de vinaigre et la gare fantôme », *Bulletin SHP*, vol. 16 no 3, automne 2021. Pour les courses au parc Decker, voir Kevin Cohalan, « Une journée aux courses sur le coteau Saint-Louis », *Bulletin SHP*, vol. 7 no 4, hiver 2012, et Justin Bur, « Les anciennes pistes de course de chevaux du Plateau », *Bulletin SHP*, vol. 11 no 2, été 2016.

5 « Histoire de la rue Saint-Denis », sur le site de la SDC Rue Saint-Denis. <https://www.rue-saint-denis.com/l-histoire-de-la-rue-saint-denis>

ÉDOUARD-ZOTIQUE MASSICOTTE, FOLKLORISTE, HISTORIEN ET ARCHIVISTE



André Rousseau



Sylvain Rousseau

André Rousseau est membre de la SHP. Son frère, Sylvain Rousseau, qui l'a aidé dans ses recherches, publiera bientôt un livre sur la Côte-des-Neiges.

Nous avons la chance, au Québec, de pouvoir remonter dans le temps afin de retrouver la plupart de nos ancêtres depuis leur arrivée en Nouvelle-France. Grâce au fait que tous les registres étaient minutieusement tenus par les prêtres omniprésents et que la plupart de ces documents ont survécu au passage du temps, on a pu les numériser presque tous et les rendre disponibles à peu de frais.

Parmi ces ancêtres, il y en a un qui se détache justement parce qu'il a tenu à documenter, à photographier et à mettre en valeur la vie culturelle de son époque et celle de ses propres ancêtres, pour nous en laisser des souvenirs riches et vibrants, désormais accessibles à tous. Il s'agit d'Édouard-Zotique (EZ) Massicotte (1867-1947), le grand-père paternel de notre mère, Claude Massicotte. Et comme il a vécu ses dernières années sur la rue Saint-Denis, qu'il aimait se reposer au carré Saint-Louis et qu'il a donné ses collections à la bibliothèque Saint-Sulpice (située au 1700, rue Saint-Denis), nous nous devons de l'incorporer à ce numéro spécial sur cette grande rue.

Nous n'aurons pas assez d'espace ici pour rendre justice à tout ce qu'il nous a laissé et, bien qu'il ait été un collectionneur dans l'âme, il est, lui-même, un peu difficile à catégoriser. Il avait en effet énormément d'intérêts et touchait à tout, ayant bénéficié à Sainte-Cunégonde d'une enfance qui lui a permis de satisfaire sa grande curiosité naturelle dans un milieu stimulant. Il a publié de nombreux articles et ouvrages sur les traditions et coutumes du Québec. On lui a d'ailleurs assigné le fauteuil no 4 de la Société des Dix en 1935, avec d'autres passionnés de l'histoire et du patrimoine de l'Amérique française.

Il s'intéressait à ce qui était étrange, différent, surprenant et à ce qui se racontait bien. Il touchait à tout : le théâtre, le

droit, le journalisme, la photographie, les archives, l'écriture et même la poésie à ses débuts, ayant un talent naturel pour l'écriture. Il a aussi bénéficié de la collaboration de son frère, Edmond-Joseph Massicotte (1875-1929), qui était illustrateur et dessinateur, un talent qui persiste encore dans la famille. Il a pris des centaines de photos de bâtiments à travers le Québec, dans l'île de Montréal et sur la rue Saint-Denis et est devenu archiviste en chef aux Archives judiciaires de Montréal en 1911. Il a pris sa retraite de cet établissement en 1943 et il y est demeuré consultant jusqu'à son décès.

Après avoir perdu son épouse, Alice Godin, en 1934, il a quitté Sainte-Cunégonde pour vivre dans la Côte-des-Neiges, au coin des rues Lacombe et Gatineau, de 1934 à 1937, avec sa fille, Suzanne Massicotte (1906-1973). Il se rapproche ainsi de son fils Jean-Maurice Massicotte (1900-1964), marié à Marie Trudel (1901-1973), et de leur fille Claude Massicotte (1927-2017), notre mère, qui vivra toute sa vie dans ce quartier pour y élever sa famille.

C'est à partir de 1937 qu'il s'établit sur la rue Saint-Denis pour y vivre pendant dix ans, jusqu'à sa mort, en 1947. Il louait un grand appartement à l'Institut des Sourdes-Muettes et c'est à partir de ce magnifique immeuble, situé au 3725, rue Saint-Denis, qu'il arpentera le quartier dans ses vieux jours, se promenant au carré Saint-Louis où il aimait se reposer et prendre le pouls de son quartier.

Le carré Saint-Louis est devenu le Square Saint-Louis et a vu passer des générations d'artistes et d'écrivains. C'est sur l'un des bancs de ce parc que Dany Laferrière a écrit son célèbre roman au titre devenu imprononçable; ce fut le premier livre mis en vente par Françoise Careil, à sa librairie du Square, au 3453, rue Saint-Denis. Le Square demeure toujours un parc bien vivant.



*E.Z. Massicotte au carré Saint-Louis, à l'âge de 74 ans (août 1942)
(collection de sa petite-fille Claude Massicotte)*

L'Institut des Sourdes-Muettes a hébergé des bureaux gouvernementaux jusqu'en 2015.

EZ est souvent décrit comme un folkloriste et c'est ainsi que notre mère nous en parlait. Il a passé de nombreuses années de sa vie à recueillir des milliers de chansons folkloriques, utilisant la sténographie, qu'il avait apprise à 15 ans, pour immortaliser les mots des vieux villageois chanteurs. Il a poursuivi sa collecte de chansons avec Marius Barbeau et a collaboré avec lui pour organiser des soirées folkloriques avec ces vieux chanteurs des campagnes.

Comme bien des gens du Plateau, Monique Giroux et Luc Plamondon seraient fiers de pouvoir réussir à sauver la bibliothèque Saint-Sulpice, mais EZ serait probablement encore plus fier qu'eux s'ils arrivent à en faire une Maison de la chanson et de la musique !



E.Z. Massicotte (1867-1947)



Edouard-Zotique Massicotte (1867-1947) recueillant une chanson à Sainte-Geneviève)



Bernard Vallée,
Sherpa urbain à Montréal Explorations

UNE « TERRASSE » RUE SAINT-DENIS



Photo de Bernard Vallée

PROLONGÉE au début des années 1870 à travers ce que nous appelons aujourd'hui Le Plateau Mont-Royal, la rue Saint-Denis recèle des trésors d'architecture résidentielle que nous ne remarquons pas toujours. Les maisons Emmanuel-Saint-Louis au 4105-4127 rue Saint-Denis méritent toute notre attention : un architecte parmi les plus inspirés, une disposition monumentale en « terrasse » et une façade au décor d'un délicat raffinement. Un ensemble protégé depuis 1989 par une citation comme immeuble patrimonial par la Ville de Montréal.

Dans trois articles précédents du Bulletin de la Société d'histoire du Plateau¹, nous présentions l'habile stratégie de développement immobilier mise en œuvre, à partir de 1872 dans le village Saint-Jean-Baptiste, par un ambitieux groupe de promoteurs, les avocats Gustave-Adolphe Drolet et Sévère Rivard, l'entrepreneur Ferdinand David et l'architecte Michel Laurent.

L'assainissement et le nivellement du vaste terrain s'étendant sur ce plateau à l'est de la montagne et la

prolongation de la rue Saint-Denis, qui s'arrêtait à l'époque à l'Institution des sourdes et muettes (1864), ont été les premiers gestes d'aménagement du quatuor : « *M. Drolet et ses amis résolurent de combler tous ces marécages, de niveler ces terrains, de continuer la rue Saint-Denis à travers toute l'île de Montréal, de tracer de nombreuses rues latérales, en un mot d'ériger sur ces terrains incultes un immense quartier nouveau.* » (*Montréal fin-de-siècle. Histoire de la métropole du Canada au dix-neuvième siècle*, 1899)

Le don au diocèse de 20 lots à bâtir pour ériger un lieu de culte (l'église Saint-Jean-Baptiste), la construction rue Drolet de 45 cottages comme maisons-modèles (la *Place Comte* entre les rues Duluth et Roy) et l'établissement d'une villa de prestige pour initier une occupation bourgeoise de ce tronçon de la rue Saint-Denis (la *Villa Pia* de Gustave Drolet), sont quelques-uns des éléments d'une stratégie innovatrice de mise en marché de leurs 1 675 lots à bâtir de l'ancienne ferme Comte, au sud de l'avenue

du Mont-Royal jusqu'à la rue Roy, et de part et d'autre de la rue Saint-Denis entre la rue Berri et l'avenue de l'Hôtel-de-Ville.

Si les lots à bâtir de taille modeste destinés à la classe moyenne inférieure et à la classe ouvrière des petites rues résidentielles vont se construire tout au long des années 1870, la construction est plus tardive sur les larges et profonds lots qui encadrent la rue Saint-Denis et qui sont destinés à accueillir une classe aisée, dans des édifices correspondant au prestige que l'on veut donner à cette voie centrale de la jeune municipalité.

Pendant une dizaine d'années, la *Villa Pia* trônera presque seule à l'angle de la rue Rachel, avant que des architectes renommés conçoivent de remarquables ensembles de maisons de ville, dont les décors des façades rivalisent d'originalité.

UNE « TERRASSE »²

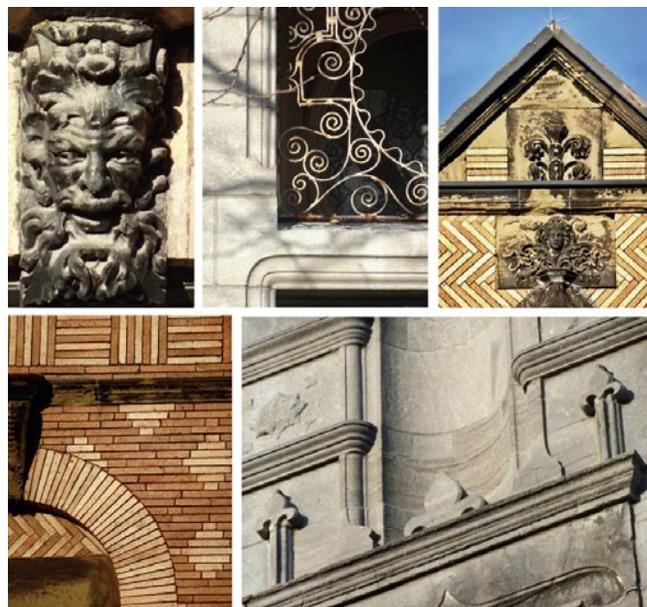
Les maisons construites en 1898 sur le terrain que l'entrepreneur Emmanuel Saint-Louis (1852-1913) a acheté entre 1875 et 1894, se distinguent particulièrement et forment un ensemble remarquable. Conçu par le grand architecte Joseph Venne, il s'inspire des *terrace houses* britanniques ; les six triplex qui le composent donnent l'impression d'être un seul édifice monumental où se marient deux sections très classiques à pignons triangulaires en pierre grise encadrant quatre autres dont les assemblages complexes de briques romaines de couleurs chamois et brune à motifs géométriques en chevrons et losanges s'inspirent du pittoresque style Arts & Crafts.

Les *terrace houses* ou maisons en terrasse, sont un type de lotissement d'origine britannique, qu'on construisait à partir du milieu du 19^e siècle dans la *New Town* de Montréal, au pied de la montagne et au sud de la rue Sherbrooke. Chaque maison occupant une section intégrée dans un ensemble conçu comme un seul édifice, cela donnait l'impression aux résidents fortunés de vivre dans une sorte de palais. Dans le cas de ces maisons de la rue Saint-Denis, toutefois, il s'agit de duplex avec un appartement au rez-de-chaussée et un appartement aménagé sur deux niveaux aux étages supérieurs. Mais la façade, rythmée

par des éléments en saillie disposés de façon symétrique et présentant une riche variété de matériaux et de couleur, retient néanmoins la monumentalité des *terrace houses* avec le mélange de références stylistiques caractéristique des réalisations de Venne.

L'ARCHITECTE JOSEPH VENNE (1858-1925)

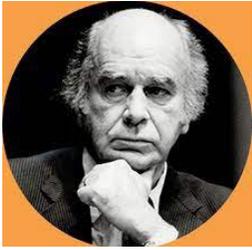
Joseph Venne compte parmi les meilleurs représentants de l'architecture victorienne tardive de la fin du 19^e siècle au Québec. Ses œuvres dans le Plateau-Mont-Royal illustrent la grande qualité de son travail créatif. L'étonnante façade en flèche qu'il conçoit pour la première église Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel, en 1897, disparaît malheureusement dans un incendie l'année suivante, au moment où il réalise les maisons Emmanuel-Saint-Louis (1898) rue Saint-Denis. Dans l'agrandissement de l'église de la paroisse Saint-Enfant-Jésus-de-Montréal (1903), il réalise une façade néo-baroque formant une silhouette pyramidée tout à fait singulière. Pour l'église Saint-Denis (1913), il sertit de médaillons de céramique très colorés le clocher de ce temple d'inspiration romane. Enfin, Sur la sobre église Saint-Pierre-Claver qu'il réalise avec J.-Omer Marchand en 1917, il égrène un chapelet de mascarons médiévaux.



Détails du décor de façade. Photos et montage de Bernard Vallée

1 Bulletins de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal : Bernard Vallée. « Le lotissement des zouaves », vol. 12, no. 3, automne 2017 ; Bernard Vallée. « La Place Comte », vol. 16, no. 1, printemps 2021 ; Bernard Vallée. « La Villa Pia : le château du zouave », vol. 17, no. 1, printemps 2022.

2 D'après Justin Bur, Yves Desjardins, Jean-Claude Robert, Bernard Vallée et Joshua Wolfe. Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal, Écosociété, 2017, pages 235-236.



NÉ RUE SAINT-DENIS

JACQUES HÉBERT (1923-2007),
Journaliste, auteur, éditeur et sénateur

Texte tiré d'un cahier culturel préparé par le Devoir en mai 1974. Avec l'aimable autorisation des éditeurs du journal.

3 405. rue Saint-Denis. Là, il y a cinquante ans, tout a commencé pour moi. C'est plein de rues à Montréal, des rues Parthenais plus moches, des boulevards Saint-Joseph plus prétentieux, sans parler de ces paradis aux noms anglais du bord de Westmount ou d'Outremont. Voir le jour rue Saint-Denis, angle Sherbrooke. C'est pas rien, faut le faire!

Dans le temps, c'était déjà quartier de médecins, de dentistes et autres opticiens. Au 3405, mon père soignait le monde, surtout le pauvre monde. Chinois syphilitiques qui payaient en thé vert, robineux qui payaient rien et quelques riches qui payaient pour les autres.

Il avait grande allure mon père, rue Saint-Denis, avec sa canne jaune et son chapeau Borsalino rapporté de voyage à Rome. On l'aurait pris pour ambassadeur ou sénateur s'il n'avait eu l'habitude de jouer aux dés tous les jours avec les flâneurs du quartier à l'Éléphant blanc, marchand de tabac aujourd'hui disparu pour faire place à l'énorme classeur de béton édifié par la Société Saint-Jean-Baptiste, angle Saint-Denis et Sherbrooke. Connaissent les bons coins ces gens-là!

L'argent devait entrer assez bien puisque mes frères et moi avons pu nous payer les Soeurs de la Providence, au nord de Cherrier, jardin d'enfants pour fils de bourgeois: planchers bien cirés, fougères folles, Sacré-Coeur ensanglantés et bonnes soeurs aimables qui nous bourraient de biscuits au chocolat entre l'a b c et les oremus.

Les enfants devenant de plus en plus tapageurs, ça dérangeait les patients de mon père. Fallu déménager, sinon le bureau, du moins la famille, le plus près possible de Saint-Denis, c'est-à-dire rue Laval. Une sorte de déchéance que l'on corrigeait le mieux possible: "Laval, entre Sherbrooke et Carré Saint-Louis", parce que Laval, en montant, ça se détériorait vite: des Polonais, mêmes des Juifs, jusque des maisons en briques.

Des Juifs, il y en avait rue Hôtel de Ville et on se retrouvait, nous les enfants gentils avec les enfants juifs, dans la ruelle commune, avec chats bien maigres et rats bien gras. Ruelle surréaliste, tout en escaliers incroyables, en galeries-suicide en palissades pourries soutenues par des armées de poubelles. Les Juifs? On leur lançait bien quelques boules de neige, à l'occasion, pour le principe, nos parents nous ayant dit que c'était de vilaines gens, prenaient tout l'argent des bons Canadiens français. Pourtant, leurs poubelles n'avaient pas l'air plus riches que les nôtres, où parfois ils venaient dégoter un vieux parapluie, un abat-jour «encore bon». On les trouvait même assez troublants, certains jours de l'année, quand ils venaient se lamenter autour du bassin du Carré où ils lançaient de gros sous noirs pour se faire pardonner l'argent volé aux Canadiens français. Fallait bien «haïr» quelqu'un. Dans ce temps-là, on n'avait pas encore les Anglais, gens respectables qui habitaient dans l'Ouest, on n'en voyait jamais dans le quartier encore moins dans la ruelle. Mais on n'aurait pas toléré qu'ils viennent reluquer nos filles. Y en avait de belles... Je pense à Madeleine Arbour, déjà splendide femme à douze ans avec cheveux en boudins, yeux immenses, grands bas de laine rouge. Ah! Madeleine! Ah!

Ensuite, le collège Sainte-Marie, vraiment très à l'ouest. Prudemment, on prenait Sherbrooke, Jeanne Mance, Ontario et Bleury. Mais au printemps, on faisait le détour par Saint-Denis, la rue mignonne, et Sainte-Catherine, la merveilleuse; à Saint-Laurent, on jetait un coup d'oeil, gauche, droite, vers les péchés graves qui nous tendaient les bras: le Roxy, le Starland, le Musée Eden, toutes ces horreurs qu'il nous faudrait connaître un jour pour être enfin des «hommes».

Plus tard, pour aller à l'École des Hautes Études, au Carré Viger, paradis des robineux (on l'appelait le Parc des Anciens élèves), il fallait descendre Saint-Denis jusqu'au bout, chaque fois belle aventure.



L'angle Saint-Denis et Sherbrooke en 1976. La maison dont l'auteur parle dans son texte était située à l'endroit où l'on voit sur la photographie une grue et une palissade de chantier. La rue Saint-Denis amorce sa lente transformation. On aperçoit plus au nord, l'édifice original de l'ITHQ et le dôme de l'Institution des Sourdes-Muettes. Vous reconnaîtrez, également les édifices dont il est question dans l'article de la page 20.
 Source : Archives de la Ville de Montréal

Et plus tard, plus tard, la remonter jusqu'à Rachel, un peu plus encore jusqu'à la petite porte qui s'ouvrait à la fois sur les espoirs de la Ligue d'Action civique et les rages joyeuses du journal Vrai. Au cours des années, j'ai survécu à quelques expériences hors rue Saint-Denis. Mais j'y revenais, obstination de vieux cheval qui reconnaît son écurie. Les Éditions du Jour devaient s'y installer aussi, au 3411: je n'étais plus séparé que par un mur de la chambre où je suis né. Eut-il été moins épais, j'aurais pu entendre les tonnerres du nouvel occupant, J.-Z.-Léon Patenaude, en train de bâtir un monde: l'édition québécoise jusque-là insignifiant météore. (Avec une envolée pareille, cet article finira dans le "scrap book" de J.-Z.- Léon, volume XXXIV, tome XIV).

A croire que rien de sérieux ne pouvait pousser droit hors de cette rue, qui a vu naître les premiers bureaux de la Ligue des Droits de l'Homme, de Jeunesse Canada

Monde... sans parler de la Bibliothèque Nationale, de l'Université du Québec, du Mazot et de la Pichollette. Faudrait des monuments partout, des plaques commémoratives à toutes les portes, vite, avant qu'on démolisse tout.

Un jour, un jour, le 3411 s'est mis à déborder de poètes, de romanciers, d'écrivains tous azimuts. Fallait déménager. On s'est laissé doucement glisser dans la côte, passé la Terrasse Saint-Denis qui jadis, s'appelait joliment Montée des Zouaves, plus loin que la librairie Déom où trône un fou du livre, Jean Bode, fidèle de la rue, à l'angle d'Emery qui a vu naître Mainmise, parmi les petits cafés enfumés qui bourdonnent d'étudiants jusqu'à une heure du matin, avant l'église Saint-Jacques dont, paraît-il, on nous laissera la tour pour rappeler aux générations futures que l'âme de cette rue malmenée ne veut pas mourir.



Huguette Loubert

L'HÉRITAGE DE CÔME-SÉRAPHIN CHERRIER RUE SAINT-DENIS

Le Plateau-Mont-Royal a une rue élégante honorant la mémoire de Côme-Séraphin Cherrier. Mais ce n'est pas le seul lien que nous avons avec lui, puisqu'il était un riche propriétaire terrien sur l'Île de Montréal, dont une partie de ses biens sur le Plateau.

Ses terres sur le Plateau, longeant la rue Saint-Denis du côté est, depuis la rue Ontario jusqu'à la rue Roy, et étaient bornées par celles de la famille Lacroix longeant la rue Berri.

Ce n'était qu'une partie seulement des terres ayant appartenu à Denis Viger et par la suite à Denis-Benjamin Viger dont il avait hérité en 1861.

Cherrier avait fait don en 1863 d'un terrain de 500 pieds de largeur par 230 de profondeur alors en pleine campagne, à l'Institut des sourdes-muettes situé entre les rues Cherrier et Roy. Les lots des rues Saint-Denis et Cherrier ne seront mis sur le marché par sa succession qu'après son décès en 1885, profitant alors du développement accéléré du secteur.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Voyons d'abord l'histoire de cette grande famille de la bourgeoisie montréalaise à qui Cherrier doit en grande partie son patrimoine. L'ancêtre François-Pierre Cherrier (1717-1793), est venu de France en 1736 à l'instigation de son oncle maternel, curé de Saint-Antoine de Longueuil. Il s'y établit et ouvre un magasin. Deux ans après son arrivée, il devient propriétaire d'une terre. Il est également nommé notaire seigneurial, et plus tard, en 1750, notaire royal.

En 1743, son oncle bénit son mariage avec Marie Dubuc. Ils auront 12 enfants. En 1760 et la décennie suivante, il a des pertes importantes dues à la liquidation de l'argent de papier et ne réussira pas à conserver ses avoirs dans la décennie suivante. Malgré cela, ses enfants s'allient avec les grandes familles en vue de la Ville. Ses filles, avec Marie-Charlotte en tête, épouse le chirurgien Jean-Jacques Lartigue et est la mère du premier évêque de Montréal.

Périne-Charles épouse Denis Viger, mère de Denis-Benjamin Viger, Rosalie épouse le notaire Joseph Papineau et est la mère de Louis-Joseph Papineau. Son fils François devint grand vicaire de l'évêque de Québec, Benjamin-Hyacinthe, arpenteur et homme politique, Séraphin, médecin et commerçant et finalement, Joseph-Marie, arpenteur, époux de Marie-Joseph Gaté, cultivateur puis marchand, qui est père de l'avocat Côme-Séraphin. D'autres alliances les ont apparentés aux Foretier, Coursol et Quesnel, autres grandes familles bourgeoises du temps.

CÔME-SÉRAPHIN CHERRIER

À l'âge de 3 ans, suite au décès de sa mère, Côme-Séraphin est pris en charge par son cousin Denis-Benjamin Viger et son épouse Marie-Amable Foretier, une riche héritière. Il fait ses études au Petit Séminaire de Montréal et son apprentissage en droit avec Denis-Benjamin Viger. Il est admis au Barreau en 1822. Il exercera le droit jusqu'en 1860 et héritera de son cousin l'année suivante. Au cours de son importante carrière d'avocat, il s'est illustré dans des procès politiques qui feront sa renommée. Il était très impliqué dans la vie sociale de la Ville et était considéré comme un sage. Il est décédé en 1885. Il avait épousé Mélanie Quesnel, veuve de Michel Coursol en 1833, et eut 4 enfants dont deux filles survivantes que nous trouverons plus loin.

LA MAISON CHERRIER, RUE SAINT-DENIS

Jusqu'en 1886, la famille Cherrier habite rue de La Gauchetière. Les héritières se font alors construire rue Saint-Denis, sur un terrain de la succession Cherrier, en face du Carré Saint-Louis, une immense maison de deux logis qui sera mieux connue sous le nom de l'École Aberdeen. Les deux filles de Côme-Séraphin occupaient l'un des logis, Philomène, célibataire, et Marie-Louise, veuve de Denis-Henri Senécal. L'autre logis était occupé par la famille de la fille unique de Marie-Louise, portant le même prénom que sa mère, qui était l'épouse de Frédéric Debartzch Monk. Ils étaient parents de six enfants dont

deux décédés en bas-âge. Cette famille héritera des deux sœurs.

Un charmant portrait des deux soeurs Cherrier a été fait par Robert de Roquebrune dans son livre *Quartier Saint-Louis* : « Deux vieilles personnes habitant le quartier Saint-Louis avaient pourtant gardé l'allure vestimentaire d'autrefois. On les appelait les Dames Cherrier. Elles étaient fort riches, demeuraient dans leur grande maison « du carré » et rien n'avait changé en elles depuis 1860, ni leurs robes, ni leurs coiffures, ni leurs âmes.

Mademoiselle Philomène Cherrier et sa sœur madame Senécal vivaient ensemble, recevaient de vieux amis dont étaient mon père et ma mère et n'arrivaient pas à dépenser d'immenses revenus dont elles avaient hérité des Cherrier et des Quesnel. Je ne les ai jamais vues que vêtues de robes de soie noire légèrement bombées comme un reste de discrète crinoline. Elles portaient des cols de dentelle et de petits bonnets de tulle. C'était deux petites vieilles absolument délicieuses et spirituelles. »

Elles ont quitté un jour pour aller demeurer dans l'ouest de Montréal, mais se sentaient en exil... Continuons avec l'auteur : « Entourées d'Anglais, elles s'ennuyèrent féroce-ment. On allait les voir comme en pays étranger. Au bout de quelques années, elles revinrent dans l'est. Mais ayant

vendu leur énorme maison du carré Saint-Louis, elles habitèrent la vieille maison de leur père, rue *Lagauchetière* (sic) près du carré Viger.»

La commission scolaire protestante a acheté la propriété en 1894 et l'a modifié en agrandissant par l'arrière. Elle pouvait recevoir 800 élèves anglophones et ceux qui ne pouvaient fréquenter les écoles de la commission scolaire catholique dont de nombreux enfants juifs. Elle est vendue à la commission scolaire catholique en 1955 et devient l'école Notre-Dame de l'Espérance pour filles. Bâtie sur un sol argileux, sa dégradation s'est grandement accélérée avec le creusage du métro. Elle a été démolie en 1965. En 1973, c'est l'Institut de tourisme et d'hôtellerie qui occupera les lieux.

C'est ainsi que seule la toponymie retient le nom de ce grand bourgeois de Montréal sur le Plateau.



La maison Cherrier sur la rue Saint-Denis. Achetée et agrandie par la Commission des écoles protestantes de Montréal en 1894.
Source: BAnQ.



Les dames Cherrier: A gauche : Mademoiselle Philomène Cherrier, 1865, et à droite, Madame Cherrier vers 1885. (S'agit-il de Marie-Louise Cherrier ou de sa mère?) Source: Musée McCord.



Michel Gagné,
Administrateur SHP

HÔPITAL SAINTE-JUSTINE

DRE Irma LeVasseur a demeuré quelques mois au 61 rue St-Hubert à la Crèche de la Miséricorde sous l'égide des Sisters of Mercy Private Hospital (maintenant Sisters of Mercy of the Americas¹) dirigée par Dre G. H. Desjardins et R. E. Lephohon. Elle y débute ses consultations pour les enfants. Elle s'aperçoit très vite que le logement qu'elle y occupe est trop petit devant l'ampleur des besoins et de la popularité des soins qu'elle y prodigue. Plusieurs mères viennent déposer leur enfant malade ou sur le point de perdre la vie.

Irma LeVasseur fut la première femme médecin et chirurgienne d'origine canadienne-française elle obtint son diplôme de médecine à l'Université Saint-Paul du Minnesota avec l'appui du Dr Ferdinand Canac-Marquis. Puis après l'obtention de son diplôme de médecine, elle passe 2 années de stage en France à Paris puis en Allemagne elle revint au Québec où elle obtint sa licence de médecine par le collège des Médecins du Québec, condition sine qua non pour exercer la médecine au Québec.

Irma cherche un emplacement pour établir son Hôpital pour enfants, elle a eu comme information de M^{me} Justine Lacoste-Beaubien que le 644 rue St-Denis pouvait être un emplacement potentiel pour établir un petit hôpital pour enfant.

Ainsi, un bon matin devant le 644 St-Denis elle frappe à la porte mais c'est une dame qui lui répond et l'informe qu'elle n'est que locataire des lieux. Le propriétaire de l'édifice est Jean-Damien Rolland à ce moment-là. Irma quitte le petit balcon et demeure quelques minutes à observer les caractéristiques de l'immeuble. Une dame qui circulait l'observe et lui demande si elle a besoin d'aide. Irma lui demande si elle peut rencontrer le propriétaire de l'édifice. Elle lui répond qu'elle ne pense pas qu'elle

soit à vendre. Irma lui demande alors comment il se fait qu'elle soit si au courant de la situation. La dame lui répond qu'elle le sait car l'édifice appartient à son père. En effet la dame en question n'est nulle autre qu'Euphrosine Rolland, la fille du propriétaire.

Le samedi 30 novembre 1907 a lieu au 644 rue St-Denis, la première réunion des femmes patronnes de l'Hôpital des enfants. M^{me} Justine Lacoste-Beaubien accepte de prendre la présidence de l'équipe de patronne de l'hôpital des enfants, Thais, la soeur de Justine se propose comme secrétaire, M^{lle} Rolland pour sa part accepte d'être la trésorière.

Le 8 décembre 1907 a lieu une importante réunion avec les D^{rs} Séverin Lachapelle, Bourgoïn et Rhéaume, Mme Lucie Bruneau et M^{lle} Rolland, D^{rs} Raoul Masson, Joseph Edmond Dubé, Séraphin Boucher, Téléphore Parizeau, Benjamin-George Bourgeois. Tout ce monde visite les lieux et constate qu'il y a tout ce qu'il faut pour ouvrir un hôpital. Certains médecins recommandent d'avoir plus d'instruments médicaux.

Durant l'été 1907 Irma fait un voyage aux Etats-Unis auprès de plusieurs amis et connaissances dans le monde de la médecine dans le but de ramener pour son hôpital une collecte monétaire et des instruments médicaux. Elle rentre des États-Unis avec une malle bien garnie d'instruments chirurgicaux, de stéthoscopes, de tubes de sérum, de thermomètres et toutes sortes de vêtements. Elle n'a cependant recueilli que mille dollars, elle en espérait plus.

Le 14 janvier 1908 l'équipe opérationnelle est constituée des demoiselles Euphrosine Rolland, Lareau et Boyer et d'Irma LeVasseur, ainsi que de bébé René et le jeune Albert.

1. Communauté de religieuses Catholiques fondée par Catherine McAuley, ayant plus de 6000 membres à travers le monde, qui a pour but d'aider les plus démunis en leur fournissant soins de santé, vêtements, nourriture, éducation, etc.

Le 14 janvier 1908 elle écrit à Bob et Hélène, un couple d'amis très proche qu'elle a connu à New-York. Irma se sent trahie par les médecins masculins qui «lui ont tiré le tapis sous ses pieds» confie-elle. En effet, lors de la dernière réunion du conseil d'administration de l'hôpital des enfants c'est à D^r. Joseph Edmond Dubé qu'on a confié à l'unanimité la présidence du Bureau médical de l'hôpital des enfants. Alors qu'Irma a toutes les qualifications pour exercer ce poste. Il a demandé à D^r Séverin Lachapelle, Hervieux, Cléroux, Parizeau et Boucher de former l'équipe des médecins consultants. Nouvel affront envers la D^{re} Irma Levasseur qui en est écartée. Irma ne comprend pas ces nominations, tous ces médecins sont professeurs à la Faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal. C'est cette même faculté qui l'a refusée en 1893 quinze ans plutôt. Elle en conclut que le fait d'être une femme prime toujours sur ses compétences. Les D^{rs} Raoul Masson, Zéphir Rhéaume, J.C. Bourgoïn et Bourgeois complètent le quintet de médecins identifiés comme médecins visiteurs avec la D^{re} Irma LeVasseur. Irma n'est pas très contente d'avoir été reléguée comme médecin visiteur, elle qui depuis près de deux ans se démène à 100% à la création de l'Hopital des enfants.

En mai de la même année 1908, l'hôpital des enfants est déménagé au 820, rue deLorimier au sud de la rue Rachel (actuellement le 4056), jusqu'en 1914; l'hôpital déménagera à nouveau au 1879, rue Saint-Denis, près de la rue de Bellechasse.



Premier hôpital, situé au 644, rue Saint-Denis à Montréal, en 1907



Deuxième hôpital, situé au 820, rue De Lorimier, à Montréal



Dr Irma Levasseur (1878 -1964), première femme médecin canadienne-française



L'ÉGLISE *ST. AGNES* / SANCTUAIRE DU ROSAIRE ET DE SAINT-JUDE

Jean-Claude Robert
Professeur émérite, UQAM et membre de
la Société d'histoire du Plateau

LA rue Saint-Denis, dans les limites du Plateau, n'a pas attiré d'églises aux proportions monumentales, ni de noyau paroissial. Outre la chapelle de l'Institution des sourdes-muettes, trois églises ont existé sur cette voie et seuls deux bâtiments subsistent. Celui de l'église anglicane *All Saints Church*, ouverte en 1889, au coin de la rue Marie-Anne et l'ancienne église de *St. Agnes*, près de la rue Duluth. Une église presbytérienne, *St. Giles*, a bien existé de 1892 à 1913, du côté ouest et au nord de la rue des Carrières (Gilford), mais le bâtiment disparaît rapidement, la communauté se déplaçant vers l'ouest. Dans ce secteur central du Plateau, les noyaux paroissiaux anciens se retrouvent soit sur le boulevard Saint-Laurent, un axe initial de développement (Saint-Enfant-Jésus-du-Mile End), soit sur des voies perpendiculaires, près de la rue Saint-Denis, comme la rue Roy (Saint-Louis-de-France) ou Rachel (Saint-Jean-Baptiste).

Cependant, une autre dynamique est à l'œuvre, celle des paroisses nationales. Pour la comprendre, il faut remonter aux circonstances entourant le démembrement de la paroisse de Notre-Dame entre 1865 et 1875. Seule et unique paroisse catholique de Montréal depuis 1678, elle était devenue beaucoup trop vaste pour assurer l'encadrement des fidèles. La crise religieuse et politique déclenchée par cette opération est complexe, mais retenons qu'elle touche particulièrement les catholiques irlandais. Entre 1815 et 1850, l'immigration irlandaise prend de l'importance et la composition démographique de la catholicité montréalaise perd son homogénéité linguistique. Ainsi, en 1871, les Irlandais représentent le tiers des catholiques et ils craignent de ne plus recevoir de services dans leur langue dans les nouvelles paroisses territoriales à être découpées à même celui de la paroisse de Notre-Dame. En effet, la population irlandaise catholique avait commencé à se diffuser sur l'ensemble du territoire et se trouvait en minorité dans bien des cas. La solution sera de créer des paroisses dites nationales, dont les limites se superposent à celles

des paroisses catholiques francophones. Ces paroisses disposent de leurs propres registres, de leur propre conseil de fabrique et sont gérées de façon indépendante des paroisses territoriales. Sur le Plateau, les premières paroisses nationales sont *St. Dominic*, *St. Michael* et *St. Agnes* ; par la suite, d'autres seront créées pour différents groupes linguistiques.

LA PAROISSE DE *ST. AGNES*, 1904-1953

Depuis 1894, l'abbé W. Joseph Casey est vicaire dans Saint-Jean-Baptiste et il est chargé de la communauté irlandaise. On utilise d'abord la chapelle du Sacré-Cœur de cette paroisse, mais elle devient rapidement insuffisante. En 1903, une pétition demande la formation d'une paroisse pour les catholiques de langue anglaise et en 1904, la paroisse de *St. Agnes* est formellement créée, pour les catholiques anglophones des paroisses de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Louis-de-France. Elle compte alors environ 500 familles, soit 2,300 personnes. On achète un terrain sur la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue Duluth. Il chevauche la limite commune des deux paroisses territoriales ; si bien que le temple occupe une position centrale. En 1905, une église dans le style néo-gothique tardif est érigée selon les plans de l'architecte Alphonse Piché ; elle compte 800 places. On achète également la maison voisine, qui est transformée en presbytère. L'église est inaugurée en 1906 ; elle subit un incendie qui détruit partiellement l'intérieur en 1910 et en 1928, une partie de la façade s'écroule à la suite de l'incendie d'un bâtiment voisin. En 1932-1933, on remplace l'ancien presbytère par un nouveau bâtiment plus opulent de style Tudor. Avec les années et le déplacement de la population vers l'ouest, la paroisse perd des fidèles, ainsi en 1929, la population est de 1 700 personnes et le mouvement s'accélère après la Seconde guerre mondiale, alors qu'en 1953, il ne reste que 80 familles, soit autour de 400 personnes, ce qui est trop peu pour la faire vivre. La paroisse cesse alors

d'exister et l'église ferme. Son paroissien le plus célèbre est le père Emmett Johns (1928-2018), connu aussi sous le nom de «Pops», qui fonde *Le Bon Dieu dans la rue* en 1988, devenu *Dans la rue*.

LE SANCTUAIRE DU ROSAIRE ET DE SAINT-JUDE, 1954-2006

Le 11 février 1954, le cardinal Paul-Émile Léger inaugure officiellement le nouveau sanctuaire du Rosaire et de Saint-Jude qui s'est installé à la fin de l'été précédent dans l'ancienne église paroissiale. Il remplace un petit sanctuaire établi en 1950 par les Dominicains au 3300 de l'avenue Laval. Le 19 mai 1954, la communauté achète l'ancienne église *St. Agnes* ; elle avait aussi acquis dès septembre 1953 deux maisons contiguës au presbytère. Cette nouvelle vocation donne à l'église un statut diocésain et métropolitain. Dans ce contexte, l'emplacement sur la rue Saint-Denis assure une plus grande accessibilité pour les fidèles de toute la ville. Les Dominicains organisent des exercices de piété tant autour du rosaire qu'autour de Saint-Jude, bien connu chez les catholiques pour être le patron des causes désespérées. Neuvaines, triduums, prières publiques, messes, cérémonies diverses se succèdent. Les Dominicains font des modifications à l'intérieur de l'église et au presbytère, et construisent un nouveau couvent à l'arrière en 1964. Pendant plus de 50 ans, ils occupent les lieux et animent les dévotions. Leur secrétariat est très actif et reçoit un abondant courrier et, de plus, les heures d'ouverture sont assez étendues à une époque où beaucoup d'églises demeurent verrouillées le jour. Toutefois, la désaffection religieuse finit par plomber les activités et, devant la réduction de leurs effectifs et de la fréquentation, ils élaborent un projet de conversion des immeubles en 2004 qui est rejeté par la Ville, qui refuse également de classer le bâtiment comme monument historique. En 2006, la communauté décide de mettre l'immeuble en vente et, peu après le sanctuaire ferme. En 2007 les Dominicains transfèrent l'œuvre dans leur couvent de Saint-Albert-le-Grand, sur la Côte Sainte-Catherine. La vente est conclue en 2008.

LA TRANSFORMATION DE L'ÉGLISE EN SPA, 2013

Les nouveaux propriétaires veulent créer un centre sportif et un spa. Ils lancent leur projet en 2009, mais le bâtiment étant inscrit d'intérêt patrimonial et architectural par l'Arrondissement du Plateau Mont-Royal,

les promoteurs doivent obtenir son approbation. Après plusieurs tentatives, un projet est finalement accepté en 2011. En 2013, l'ouverture du spa *Saint-Jude espace tonus*, dont les plans sont réalisés par l'architecte Thomas Balaban, est saluée comme une reconversion réussie d'un édifice religieux. L'agencement heureux des volumes mérite un prix d'excellence du *Canadian Architect* et le grand prix du design du Québec de 2013. En 2016, c'est le presbytère-couvent qui sera transformé et qui accueillera un Centre d'Art, *le Livart*.

Ainsi, cet ensemble de bâtiments continue de structurer le paysage de la rue Saint-Denis, tout en ayant changé radicalement de fonction. La vieille église de *St. Agnes* témoigne d'un lieu de mémoire doublement significatif dans l'histoire de la catholicité montréalaise : la présence importante des Irlandais catholiques avant 1950 et le développement de lieux de dévotion extra-paroissiaux.



Ancienne église Saint. Agnes. photo Philippe Du Berger 2012

TRANSFORMATION DU PAYSAGE ARCHITECTURAL

Gabriel Deschambault
Vice-président de la SHP

CETTE rue importante de Montréal possède une longue, belle, et très riche histoire. On l'associe souvent à l'émancipation de la société canadienne-française montréalaise, puisque celle-ci va l'investir, au moment où elle prend son essor sur le territoire du futur Plateau-Mont-Royal, au nord de Sherbrooke. On y retrouvera des familles de notables qui y éliront domicile, dans le cadre d'une production architecturale relativement exclusive. Contrairement à l'aristocratie anglophone, dont la puissance et l'argent donne accès aux magnifiques domaines du Mille Carré Doré, les familles bourgeoises montréalaises vont plutôt s'exprimer via cette belle rue Saint-Denis.

Avec l'étincelle de la bougie d'allumage de l'université Laval (1893 angle Sainte-Catherine) et avec la vitalité de son quartier latin, la rue Saint-Denis va accueillir l'expression vive de la culture francophone, avec les manifestations culturelles des librairies, des salons littéraires et des grandes institutions. En cette fin du dix-neuvième siècle à Montréal, cette nouvelle bourgeoisie voudra s'établir dans le giron de cette culture nationaliste naissante et voudra exprimer sa modernité par le biais de l'architecture qu'elle produira.

Après ses premières heures de gloire dans le Quartier Latin, c'est ici que la rue Saint-Denis, aidée par l'arrivée du tramway hippomobile (1874), prend son essor vers le nord, au-delà de la Côte-à-Baron et de la rue Sherbrooke. Elle traverse ensuite le territoire de l'ancienne ville de Saint-Jean-Baptiste annexée en 1886, et celle de Côte Saint-Louis, au nord de Mont-Royal. Elle jouera son rôle structurant et servira de rue moderne et prestigieuse souhaitant loger adéquatement notables et services professionnels.

À son point de départ, sur le territoire du futur Plateau, la rue Saint-Denis trouve ici un lieu d'expression privilégié et c'est par une architecture unique et plus dense, qu'elle va s'associer aux demeures prestigieuses qui se construisent alors autour du Square Saint-Louis (1892) et sur la rue Cherrier nouvellement ouverte.

ÉVOLUTION DANS LE TEMPS

L'analyse des atlas municipaux nous indique que le développement des constructions sur la rue Saint-Denis en 1879 s'arrête à toute fin pratique à la rue Ontario; sauf pour quelques bâtiments près de Roy. On y retrouve les premiers édifice de l'Institution des Sourdes-Muettes; ainsi qu'un alignement d'une quinzaine de résidences de quatre étages propriétés de la famille Rolland, au nord de Roy du côté ouest. La famille Cherrier possède une longue bande du côté est de la rue, qu'elle tarde à développer. Encore en 1890, les constructions sont clairsemées au nord de Roy et encore rares au nord de Duluth. En cette fin du dix-neuvième siècle, on voit alors apparaître des développements de plusieurs unités résidentielles en simultané, ce qui augure la période d'une production architecturale dynamique, appuyée par une industrialisation naissante des éléments de construction. Cette période de 1880 à 1915 constitue l'âge d'or du développement du quartier.

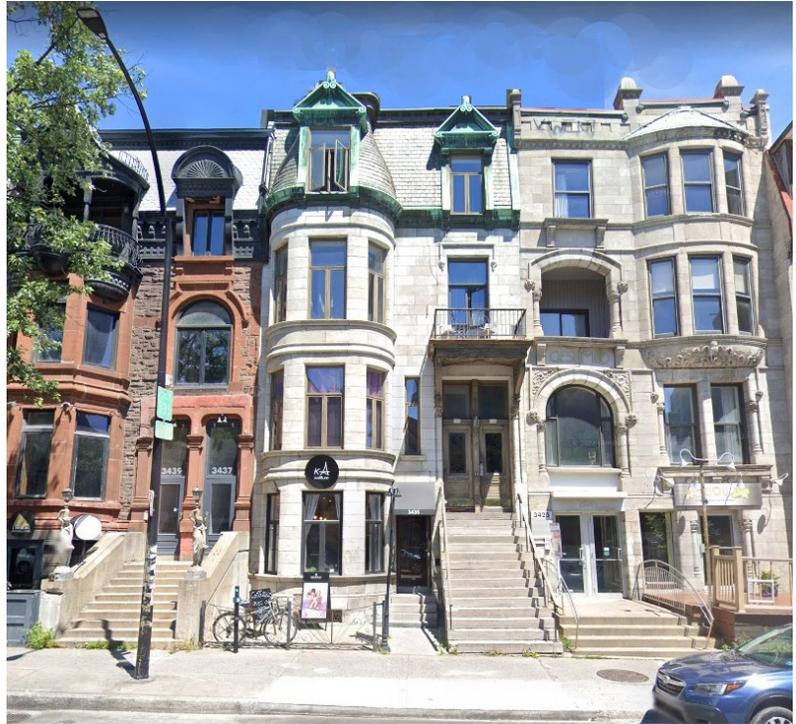
L'ARCHITECTURE

Essentiellement, c'est le caractère résidentiel qui domine parmi les constructions d'origine de la rue Saint-Denis. Bien qu'on ait vu assez tôt la présence d'une fonction commerciale avec la présence des cabinets professionnels, cette mutation commerciale se manifesterait plus intensément dans les années 1960 et 1970. Cette évolution transformera néanmoins la belle qualité architecturale de cette rue. Il suffit parfois de retrancher un seul élément architectural, pour détruire tout le caractère d'un immeuble. C'est ce qui est malheureusement arrivé pour une bonne part des beaux immeubles sur Saint-Denis.

Afin d'illustrer mon propos, j'aimerais vous présenter une photographie montrant quelques bâtiments de cette production très caractéristique, que l'on retrouve dans cette première partie de la rue Saint-Denis au nord de Sherbrooke.

La photo nous montre des bâtiments de quatre étages présentant des façades richement décorées. Nous pouvons apprécier ici une grande qualité architecturale, même s'il s'agit de « maisons de rapport ». Le dernier étage, en fausse mansarde, est recouvert de tuiles d'ardoise et de corniches en cuivre. La maçonnerie de pierre calcaire est travaillée et sculptée avec un grand soin de détails. Le bâtiment de gauche, quant à lui, arbore une magnifique façade de grès rouge (souvent originaire d'Écosse) elle aussi très détaillée.

Outre la qualité des matériaux et la finesse de l'architecture, on remarque aussi que l'accès aux bâtiments se fait par un escalier monumental qui amène à l'étage « noble »; celui qui n'est pas au rez du trottoir. Dans ce cas, les immeubles abritent deux logements dont les accès sont privés.



*Bâtiments situés au 3423 à 3439 Saint-Denis (photo du haut) et au 4273 à 4279 (au bas)
Sources : Google street view ; Archives de la Ville de Montréal (en bas à gauche)*



L'espace au niveau du sol appartient habituellement au logement de l'étage et va souvent servir de cabinet professionnel ou d'espace réservé au personnel de service s'il y a lieu. Les édifices de gauche ont conservé leurs escaliers d'accès. Celui de droite par contre a perdu le sien. Cet escalier disparu, devait à l'origine aboutir dans l'actuelle ouverture voutée au-dessus des portes d'entrées actuelles. On voit que la disparition de cet élément modifie substantiellement la composition d'ensemble.

En fait, c'est là une des caractéristiques importantes de la dégradation du paysage architectural de la rue

Saint-Denis. Ces escaliers rythmaient la perspective de la rue. La transformation des anciens rez-de-chaussée résidentiels en commerces s'est aussi accompagnée souvent de l'ouverture de vitrines dans les anciennes façades et l'ajout de terrasses. Les autres photos avant-après illustrent bien la perte du caractère plus intimiste de la rue, que procuraient escaliers et plantations.

Jetez un coup d'œil aux façades lors de votre prochaine promenade sur Saint-Denis et essayez de vous imaginer l'allure qu'avaient certains bâtiments avant leur transformation.

LA RUE SAINT-DENIS ET SES ENVIRONS

Huguette Loubert, directrice

CE bulletin vous fait connaître plusieurs aspects de l'histoire de la rue Saint-Denis. Cependant, si vous désirez approfondir vos connaissances sur le secteur situé de la rue Sherbrooke à la rue Gilford, vous pouvez consulter plusieurs ouvrages au Centre.

Tout d'abord, un ouvrage important que nous consultons souvent : Étude sur le patrimoine du Square Saint-Louis et de ses abords, réalisée par la firme Consaur en 1991 pour la Ville de Montréal.

Ce document étudie le contexte historique du secteur, présente plusieurs cartes donnant les divisions des quartiers aussi bien que ses limites, les concessions originales et la propriété foncière entre les années 1810 et 1890; sont étudiés aussi l'urbanisation du secteur ainsi que les bâtiments, l'évaluation architecturale et les caractéristiques du paysage architectural.

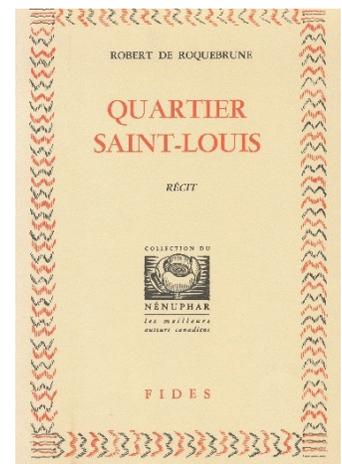
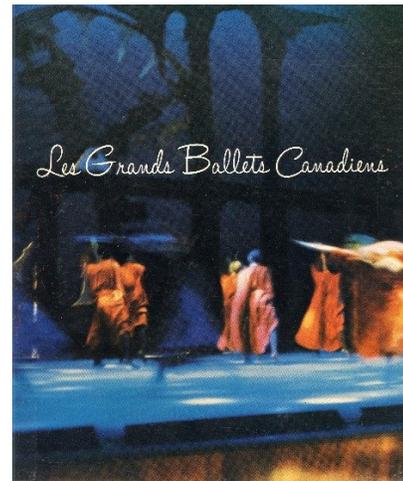
Une étude patrimoniale sur le site de l'Institut des Sourdes-Muettes est aussi disponible. En plus de son histoire, elle nous fait visiter le site et les bâtiments tout en tenant compte de son environnement.

Un récit incontournable nous vient de Robert de Roquebrune avec *Quartier Saint-Louis*, paru chez Fides en 1966. Il y raconte son enfance dans le quartier car sa maison familiale faisait face, rue Saint-Denis, à l'Institut des sourdes-muettes. Il y fait revivre la vie bourgeoise du début du siècle dernier de manière très imagée, dans un temps où les chevaux n'étaient pas encore à vapeur!

Un autre document, *Hors de sa prison* de Corinne Rocheleau est un témoignage exceptionnel paru en 1927 et réédité en 2018 par Les Éditions Mémoires et Patrimoine. C'est la biographie émouvante de Ludivine Lachance, jeune fille sourde, muette et aveugle qui relate son histoire avec les Sœurs de la Providence, rue Saint-Denis; elle y traite de son apprentissage difficile de la lecture et de l'écriture pour enfin pouvoir communiquer avec son entourage. Le contexte social des années 1910-1920 y est bien présent, aussi bien pour le mode de vie interne de l'établissement que pour les gens gravitant dans son environnement.

Des souvenirs contemporains : une autre biographie, parue en 2020 chez Boréal, *Ne regrette pas ce qui se dérobe* de Colette Brossoit, qui a créé le restaurant l'Express en 1980 avec le soutien de Pierre Villeneuve et de Luc Laporte, architecte qui a conçu le décor. Un lieu phare de la restauration montréalaise et le rendez-vous de nombreux artistes à travers les décennies.

Des documents concernant le Théâtre du Rideau vert et les Grands Ballets Canadiens nous font apprécier ces deux grands du monde des arts. Cependant, malgré la rareté d'ouvrages portant sur la rue Saint-Denis, de nombreuses citations la concernant font partie de diverses parutions, et des documents thématiques sont aussi disponibles au Centre. Vous êtes les bienvenus si vous souhaitez venir les consulter.



DES NOUVELLES DE VOS ÉLU-ES MUNICIPALES



Budget participatif sur la transition écologique et sociale

Le budget participatif vous permet de décider comment dépenser jusqu'à 250 000\$ provenant du budget de l'arrondissement et d'y proposer des projets visant à accélérer la transition écologique et l'inclusion sociale. D'ici la réalisation des projets en 2024, une démarche participative et dynamique vous attend pour que vos idées se concrétisent. **Pour ne rien manquer, consultez le site du budget : realisonsmtl.ca/bpplateau2**



Jardins collectifs et semences



Vous aimeriez vous mettre au jardinage ? L'arrondissement soutient plusieurs organismes qui animent des jardins collectifs en plus de distribuer des semences dans ses bibliothèques. Le jardin collectif animé par le Santropol Roulant **aux terrasses Roy** fera un retour remarqué cette année après des travaux de réaménagement.



Le Plateau-Mont-Royal
Montréal

201 Avenue Laurier E, Montréal, QC H2T 3E6



Luc Rabouin
Maire d'arrondissement
Plateau-Mont-Royal
pmr.bureaudumaire@montreal.ca
514 872-8023 #8



Marie Plourde
Conseillère de ville
Mile-End
marie.plourde@montreal.ca
514 872-8023 #2



Marie Sterlin
Conseillère d'arrondissement
Mile-End
marie.sterlin@montreal.ca
514 872-8023 #3



Alex Norris
Conseiller de ville
Jeanne-Mance
alex.norris@montreal.ca
514 872-8023 #4



Maeva Vilain
Conseillère d'arrondissement
Jeanne-Mance
maeva.vilain@montreal.ca
514 872-8023 #5



Marianne Giguère
Conseillère de ville
De Lorimier
marianne.giguere@montreal.ca
514 872-8023 #7



Laurence Parent
Conseillère d'arrondissement
De Lorimier
laurence.parent@montreal.ca
514 872-8023 #6

Entre fleuve et montagne

Rendez-vous à Boucherville
pour le congrès national de la
Fédération Histoire Québec
les 26, 27 et 28 mai 2023
Inscription en ligne: histoirequebec.qc.ca

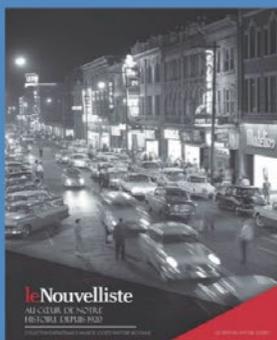


FÉDÉRATION
HISTOIRE
QUÉBEC



Éditions
Histoire Québec

Bientôt disponible en prévente



le Nouvelliste

Au cœur de notre histoire
depuis 1920

APPARTENANCE
MAURICIE, SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE
RÉGIONALE



Autant en emporte le temps

LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE DE LA
PRAIRIE-DE-LA-
MAGDELEINE

Joseph Barthélemy Robert et son cercle familial, 1826-1951

Portrait d'une famille d'entrepreneurs de
Beauharnois

par ANDRÉ LAROSE

docteur en histoire, spécialiste du régime
seigneurial et de la région de Beauharnois

Ce livre porte sur une famille méconnue, qui sort pourtant de l'ordinaire. Premier industriel de Beauharnois, son chef, Joseph Barthélemy Robert, y a ouvert en 1858 une manufacture de laine qu'il a exploitée pendant plus de trente ans. Pionnier de l'hydroélectricité, il a électrifié la ville de Beauharnois et fondé la Beauharnois Light, Heat and Power. La famille de Joseph Barthélemy a ceci de particulier qu'il s'agit d'une famille mixte de cinq enfants, issue du mariage entre un Canadien français catholique et une Canadienne anglaise protestante. En deux générations, les Robert auront imprimé leur marque dans l'économie et dans le paysage.

Boutique en ligne à histoirequebec.qc.ca